

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

Abonnement annuel: 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON
IMPÉRIAL

50 Francs par an

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Roseraie, 2, Genève

TÉLÉPHONE 4732

Adresse télégraphique :

IDJTIHAD, GENÈVE

1^e ANNÉE

N^o 5

AVRIL 1905

NOTRE ENQUÊTE

La Grande Bretagne, germanisme, avenir de

de force. L'autorité protège les malfaiteurs si leurs victimes sont des musulmans.

Les musulmans du Caucase et de Daghistan ne sont pas moins malheureux. Plusieurs de nos grands hommes sont morts exilés ou empoisonnés. Nous pouvons citer Hadji Abdulatif Effendi, un de nos plus savants « Ulema » (savant théologien) mort empoisonné dans son exil et cela pour avoir visité la Mecque et Constantinople.

Les musulmans habitant aux environs de Kamouk furent pillés et puis chassés sur la frontière de la Perse.

D'après les traités et conventions antérieurs chaque maison musulmane ne devait payer qu'un manate comme impôt foncier; maintenant cet impôt a été centuplé deux fois. Le cas de conversion forcée en masse à la religion orthodoxe n'est pas rare.

Que de fois nous avons été dans l'obligation de signer une affirmation ou protestation dont le contenu nous était inconnu... »

On comprend aisément par ces quelques extraits que les musulmans de Russie souffrent sous la tyrannie moscovite autant et peut-être plus que les Polonais, les Juifs, les Finlandais, ou les Arméniens etc.



Question du Maroc

Une des questions brûlantes de nos jours est, à coup sûr, celle du Maroc.

Dans les sociétés humaines il y a des maladies dont les pronostics graves sont de toute évidence.

Le Maroc était atteint d'une maladie de ce genre et d'une issue nécessairement fatale. « Ne pas avancer c'est reculer », dit un proverbe allemand, mais, cet Etat mahométan de l'Afrique septentrionale restait non seulement indifférent au colossal progrès du siècle, mais il le haïssait aussi; ce qui n'était

point conforme aux vrais principes progressistes de l'Islamisme.

Une ignorance crasse jointe à un stupide fanatisme, voilà ce qui dominait près de 12 millions de Marocains sur un territoire fertile et riche, d'une étendue de 812,300 kilomètres carrés.

Dépuis plus d'une année, un prétendant au Trône chérifien avait divisé en deux partis les musulmans du Maroc; ils s'entr'égorgeaient et ils s'entr'égorgeaient encore!

Nous ne vivons plus au temps où l'on pouvait dire aux tiers qui voulaient se mêler des affaires intérieures d'un Etat, comme les Persans:

« Muhtésibra dérroun-i Khané tchi qar? »

L'extinction d'une famille humaine, d'une race, d'un peuple, ne peut pas se faire sans répercussion dans le sein de l'intérêt du monde civilisé; et, ce monde civilisé, par une tragique ironie, consent, si l'intérêt l'exige, à supprimer des milliers d'êtres humains, pendant qu'il réprime un suicide individuel, en pensant qu'une main d'œuvre ferait défaut pour la société.

C'est à ce point de vue que l'Angleterre et la France se placèrent lorsque, dès 1894, elles intervinrent dans les affaires du Maroc. Cette immiscion vient d'être couronnée par une convention amicalé entre ces deux grandes nations.

Le texte de la Convention anglo-française à ce sujet n'est pas entièrement connu; mais ce qui est certain c'est que l'Angleterre, en échange de quelques privilèges et prétentions de la France en Egypte, a offert l'Empire chérifien au libre usage des Français.

La généralité des journaux libéraux tels que l'« Humanité », « L'Aurore », « L'Action », « La Petite République » désapprouvent la politique de conquête du ministre des affaires étrangères, M. Delcassé.

D'autre part, l'Angleterre s'est affermie en Egypte sans être entravée par personne. Encore une fois la diplomatie anglaise apparaît, victorieuse avec sa sereine et coutumière habilité.

Le voyage de l'Empereur d'Allemagne à Tanger a été une douche désagréable sur l'ardent pourparler engagé par le représentant de la République française M. St-Réné, Tailandier à Fez avec le Sultan du Maroc.

La France paraît avoir fait une bétise, lors de la susdite convention avec l'Angleterre, en négligeant l'Allemagne, et, selon la sarcastique expression de M. J. Jaurès, M. Delcassé a cru supprimer M. de Bülow en l'ignorant tout simplement. Les plus sagaces diplomates ne font-ils pas assez souvent des fautes presque puériles?

On a interprété de mille manières le voyage de Guillaume II et son véhément discours: «Le Maroc est un pays libre, le Sultan du Maroc est le souverain indépendant de ce pays libre; l'Allemagne ne tolère pas qu'une tierce puissance y prenne une prépondérance quelconque!..» On a dit surtout que l'Allemagne trouvant l'alliée de la France, la Russie affaiblie par les désastres de la campagne de Mandchourie, cherche noise à son ancien adversaire de Sedan. Mais, déclarons-le hautement, le cabinet de Berlin poursuit une politique très précise, excellente pour les pays de la Confédération germanique, funeste pour d'autres pays, où l'industrie laisse encore beaucoup à désirer et qui sont loin de pouvoir faire une concurrence durable. Cette politique est d'assurer à l'industrie allemande une prospérité toujours plus large et d'attirer une richesse énorme aux pays des confédérés allemands. Ce principe n'est ni nouveau ni original: Frédéric le Grand déjà vers 1765 s'était tracé le même chemin que Guillaume II poursuit avec un grand succès.

Le Sultan Mustapha III régnait alors en Turquie. La gloire militaire de Frédéric était à son comble: on avait fait croire à Mustapha, que Frédéric devait ses victoires successives à un talisman qu'il possédait.

Le Padischah envoya un messenger spécial à Berlin, avec une lettre autographe pour demander au roi des Prussiens le secret de ce fameux talisman. Frédéric, en souriant, répondit à l'envoyé du Sultan:

«Voller Schatz, geübtes Heer!»
voici le talisman en vertu duquel je remporte la victoire sur mes adversaires.»

Quel esprit sain pourrait contester la valeur pratique de cette manière de voir? Le commerce (lisez l'industrie) et l'armée, voici les deux bases sur lesquelles se maintiennent les puissances modernes. Il est peu aisé, dans les circonstances actuelles, entendons-nous bien une fois pour toutes, de prêcher contre le militarisme. Sans les grands industriels, les agriculteurs seuls ne seront jamais à même de faire vivre une armée immense.

Guillaume II est, certes, pénétré de cette vérité et de cette nécessité fatale.

Une politique de porte ouverte au Maroc est d'un intérêt capital pour l'Allemagne; car elle a besoin des pays disposés à son exploitation libre de toute entrave. Contrairement à ce qui se passe en France, il y a en Allemagne une surpopulation, il lui faut des colonies; il y a une surproduction industrielle, il lui faut des débouchés.

L'Allemagne s'est vigoureusement fixée sur ces principes d'invasion sans armes mais forte et soutenue par les armes. Il est difficile de prévoir le résultat de l'opposition indirecte de l'Allemagne à la pénétration française au Maroc, mais l'indépendance de l'Empire chrétien est, en tout cas, agonisante. Si cette opposition du Kaiser n'arrête pas l'œuvre commencée par la France, (et elle ne le fera pas), l'Allemagne, c'est indubitable, obtiendra une compensation; mais où et comment? c'est ce que le temps, dans un avenir très prochain, nous apprendra. Toutefois la proposition de Guillaume II au Sultan, proposition dans le goût panislamique, en vue d'un rapprochement de Fez avec Constantinople est très suspecte et elle doit inspirer la plus grande prudence au gouvernement ottoman, si l'on peut le nommer ainsi à l'heure actuelle. Nous avons vu cet impérial ami pendant les événements de Crète; l'amitié allemande pour la Turquie s'est bornée à jouer le rôle d'un spectateur et la Crète nous a été arrachée pour toujours.

* * *

La civilisation moderne est un torrent impétueux qui creusa son lit à travers l'Europe, renversant violemment tout ce qui s'opposait à son cours; les peuples musulmans doivent s'abstenir, de lui résister et ils doivent savoir qu'ils ne peuvent se garantir du débordement qu'en en suivant le courant!

Le glas funèbre de l'Empire chérifien a sonné!

A quelque chose malheur est bon, dit un proverbe français. Que le malheur qui frappe aujourd'hui le Maroc serve d'avertissement aux autres Etats musulmans encore libres de jougs étrangers, Etats qui restant réfractaires au progrès, s'obstinant à vivre (lisez végéter) sans instruction, sans industrie, sans armée exercée, ne se maintiennent que grâce à la rivalité des grandes puissances et qui ne tarderont pas, à se voir condamnées à la mort dont meurt en ce moment leur collègue de l'Afrique septentrionale.

Dr A. DJEVDET.

A PROPOS DE L'ALPHABET TURC

M. R. G. Corbet dans une de ses lettres particulières à nous adressée ajoutait ce P. S. :

« L'étude de M. le Dr Lardy est excellente, mais je ne suis pas de son avis quant à l'alphabet arabe, qui vaudrait bien le romain si on lui donnait les voyelles. Chaque mot de la langue anglaise est représenté par une combinaison de signes arbitraires appelés par politesse lettres de l'alphabet, etc. »

Sur ce, nous avons prié M. Corbet de nous dire son opinion détaillée et nous avons reçu la dissertation que voici :

Vous me posez la question : L'alphabet arabe, si on lui donnait les voyelles, vaudrait-il le romain?

Vous auriez dû, cher Monsieur, vous adresser à quelqu'un dont les idées à ce sujet ne fussent pas, comme les miennes, tout à fait élémentaires: enfin, puisque vous l'avez bien voulu, je tâcherai de répondre le mieux que je pourrai.

Commençons par le turc. Il est vrai que

tout m'y est inconnu, excepté les mots arabes dont il est parsemé, et que je ne saurais comment m'y prendre pour prononcer le reste; mais n'y a-t-il pas des langues occidentales qu'il est également impossible de lire, même lorsqu'elles sont munies de toutes les voyelles et accents dont l'omission crée la difficulté dans l'autre cas, si on ne sait pas les parler? Sans aller plus loin, vous n'avez qu'à mettre du français entre les mains d'un Italien qui ne l'a pas appris, ou un livre italien entre celles d'un Français qui se trouve dans des conditions semblables, et le résultat prouvera largement la thèse.

Si vous voulez quelque chose de plus accablant encore pour l'étranger, prenez de l'anglais. On peut dire que chaque mot y est représenté par des signes arbitraires, appelés, par politesse, lettres de l'alphabet, mais dont les combinaisons n'ont aucun son fixe. Voici quelques-uns des exemples qui sautent le plus aux yeux — il n'en manque pas, d'ailleurs. Je vous en donne les équivalents avec les voyelles prononcées à l'italienne, afin de les rendre plus clairs: quant aux consonnes, il faut que j'en emprunte quelques-unes aux Arabes, comme lorsqu'il s'agit des deux sons de *th*, parce que le caractère romain ne me fournit pas ce qu'il me faut. Que dites-vous de ce petit échantillon: bough, bàu; cough, coff; dough, dou; enough, enaff; hough, hoc; lough, لوح loh; rough, raff; though, ذو thou; through, ثرو thrù; tough, taff? Il y a aussi bon nombre de mots en anglais qui changent de son d'après le contexte. Prenez « excuse »; le verbe se prononce اكسيوز exkiüz, mais le substantif اكسيوس exkiüs.

Revenons à l'alphabet arabe. Quant aux consonnes, on peut l'adapter à n'importe quelle langue, comme elle l'a déjà été, entre autres, au persan, au malais et à l'hindostani, où toutes les nombreuses lettres de l'alphabet dévanagari ont reçu leur équivalent. Les voyelles (italiennes) *e* et *o* ont été ajoutées aussi, en famoul, sous forme de *dhammas* renversées ⁶ et ₆; pourquoi donc ne pourrait-on de même inventer des signes pour l'*ö* et l'*ü* du turc, ou